

Sébastien  
Klotz

# Des racines aux yeux



Une nuit est passée, tout entière, devant mes yeux. Je ne parviens pas à bouger, pas un membre, pas un muscle, pas un battement de paupière. Des cailloux roulent dans mon estomac. J'ose à peine déglutir. J'ai peur du bruit que cela ferait. J'ai peur que les parois de la maison finissent de s'écrouler et m'engloutissent tout entier, vivant encore. J'ai peur que la terre en mouvance au bout de mes yeux me digère à nouveau dans ses enfers, sans me tuer. J'ai peur que les arbres en bordure de cette terre m'absorbent jusque dans leurs racines. Il ne manque que moi dans leur sève. Je le sais maintenant. Et il y a cette branche, énorme, qui m'étrangle de tous ces rameaux. Elle m'empêche de pleurer, depuis si longtemps déjà.

7

J'ai peur de ne pas m'en sortir.

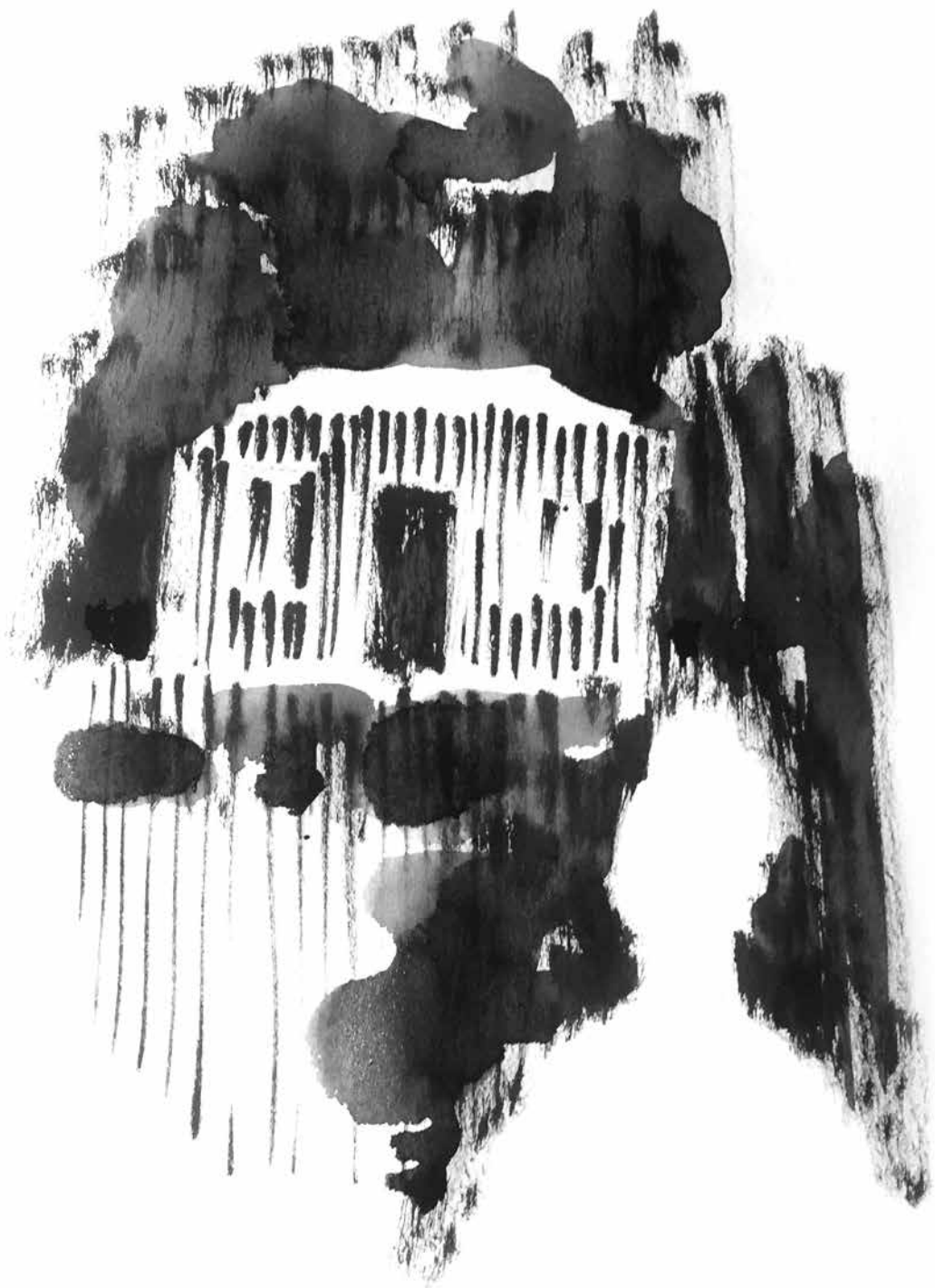
Je ne suis plus revenu ici depuis sa mort.

C'était il y a 30 ans. J'avais 13 ans.

Ces derniers mois, des gens m'ont téléphoné pour savoir si la ruine était à vendre. Comment m'ont-ils retrouvé ? La vie n'a pas assez de planques. J'ai toujours raccroché, sans répondre. Mais mon passé est revenu m'oppresser jusqu'aux migraines. J'ai dit à ma femme que je devais retourner en arrière. Elle est bienveillante avec mes ombres. Elle ne me pose plus de questions. Mes silences lui ont suffisamment répondu. J'ai embrassé son front puis celui de mes enfants et je suis parti, sans délai de retour.

Mon enfance est perdue dans une montagne des Alpes du Sud, au pays de La Motte-du-Caire. Une montagne aux flancs mangés, noirs et ravinés, avec quelques îlots verts, insignifiants. Ici, les gens appellent ça la « Roubine ». Ce n'est pas une terre, mais une roche. Une roche qui devient poussière dès qu'on la touche. On accède à la propriété par une piste carrossable et tortueuse. L'électricité n'y est pas encore montée. C'est prévu. 25 000 volts pour rejoindre l'autre vallée. Mon passé vient de prendre de la valeur.





Pendant tout le trajet, mon corps s'est vidé. À mon arrivée, j'ai planté à l'entrée un panneau « à vendre », puis j'ai vacillé jusqu'à la maison. Le temps l'a déjà mise en ruine. Les façades se rongent, pierre par pierre. Elle m'a fait penser à une épave sans mer, minuscule. J'aurais presque pu la prendre dans ma main, finir de la broyer. Mes dix ans la voyaient si grande... Il n'y a pourtant que trois pièces.

La porte d'entrée était défoncée. Entrez, on a déjà frappé.

À l'intérieur, je n'ai rien reconnu, ou si peu. Des trous, dans le toit et le plafond, laissaient passer de la lumière en faisceaux ternes. La charpente ployait dangereusement. Une armoire finissait de s'écrouler dans un coin glauque. Sur les murs s'accrochaient des restes d'étagères, branlantes et dépouillées, ne soutenant plus que des toiles de poussières. Tout avait été vidé, pillé, ravagé.

Même le sol avait été dépouillé de ses tommettes. L'odeur de salpêtre, de moisi, de mélancolie, planait dans les ombres moites. Mon passé avait dû être le repère de quelques festivités obscures. Des mégots de clopes et de joints, des canettes de bière, des bouteilles de vodka et de whisky au goulot parfois bouché par une bougie jonchaient le sol. Au milieu de la pièce gisaient deux matelas rayés, largement éventrés. De la mousse jaune dégueulait des plaies béantes. Je me suis demandé ce qu'on pouvait bien chercher dans un matelas. Je me suis demandé si c'était les nôtres, si mon passé avait dormi dessus, s'ils sentaient encore le corps de ma mère, si tous ces hommes qui venaient se vautrer sur elle l'avaient fait sur l'une de ces paillasses.